G 8
82

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1 641 867

L'AVENIR COMMERCIAL
DE LA FRANCE
EN AFRIQUE

CONFÉRENCE

FAITE

Par M. PIGEONNEAU

VICE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

à la séance d'inauguration
des conférences commerciales de la section du Caire

DE

L'UNION FRANÇAISE DE LA JEUNESSE

LE 24 NOVEMBRE 1882

SCIENCES POLITIQUES BIBLIOTHÈQUE

5-82

PARIS

Ve EUGÈNE BELIN ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DE VAUGIRARD, N° 52

L'AVENIR COMMERCIAL DE LA FRANCE
EN AFRIQUE

Messieurs,

Vous m'avez demandé de traiter devant vous une question qui est aujourd'hui populaire, qui séduit les imaginations par je ne sais quoi de mystérieux, d'aventureux et de pittoresque, mais dont beaucoup, je crois pouvoir le dire, ne comprennent pas toute l'importance. Ici, j'oserai l'aborder sérieusement. Vous êtes la jeunesse, mais la jeunesse qui travaille et qui étudie. Vous comprenez qu'on ne relève pas une nation par des phrases sonores et des agitations stériles, mais par la volonté, par la persévérance, par la science qui a été l'instrument de nos désastres et qui peut devenir aussi celui de notre régénération.

L'avenir commercial de la France en Afrique, ce n'est pas, croyez-moi, matière à amplifications oratoires, c'est une question grave et qui intéresse au plus haut degré la grandeur et la prospérité de notre pays. Le commerce de l'Afrique, ce n'est pas seulement pour nous un supplément de richesse, c'est peut-être, dans un avenir moins lointain qu'on ne se l'imagine, le salut de notre industrie, c'est du moins une ressource précieuse qui peut remplacer un jour celles qui nous manqueraient et qui commencent déjà à nous manquer.

Je ne sais, Messieurs, si vous avez été frappés comme moi d'un fait que je ne veux pas encore regarder comme définitif, mais dont la persistance devient inquiétante. Depuis un certain nombre d'années, depuis que l'effervescence de travail, d'activité commerciale et industrielle qui avait suivi nos désastres de 1870 et de 1871 a commencé à se ralentir, l'exportation de nos produits manufacturés, surtout en Europe, reste à peu près stationnaire et, pour certaines régions, tend même à s'abaisser lentement.

Ce sont nos plus anciens et nos meilleurs clients, l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, l'Italie, les Etats-Unis (1), qui semblent ainsi nous délaisser peu à peu et ce que nous gagnons ailleurs ne compense pas ce que nous perdons chez eux.

Cet abaissement progressif de nos exportations s'explique par des causes multiples et que je n'ai pas l'intention d'analyser ici. Les unes sont accidentelles et transitoires, les autres sont permanentes et, parmi ces dernières, il en est une au moins qu'il serait puéril de nous dissimuler. Les nations étrangères progressent comme nous ; quelques-unes progressent plus vite que nous. Les produits industriels qu'elles nous empruntaient autrefois, elles essayent de les fabriquer elles-mêmes, elles cherchent à se passer de nous

(1) De 1864 à 1868 la moyenne de l'exportation de nos produits manufacturés était pour l'Angleterre de 548, pour l'Italie de 129, pour la Suisse de 92 millions ; pour les Etats-Unis, dont le commerce avait été paralysé jusqu'en 1868 par les suites de la guerre de sécession, cette moyenne s'élevait de 1871 à 1875 à 245 millions.

De 1876 à 1880 la moyenne redescend pour l'Angleterre à 468, pour l'Italie à 88, pour la Suisse à 75, pour les Etats-Unis à 182 millions.

Pour la Belgique la moyenne de 1864 à 1868 était de 111 millions, celle de 1871 à 1875 de 204, celle de 1876 à 1880 de 174 : pour l'Allemagne la moyenne a également fléchi, bien que dans de moindres proportions.

et elles y réussissent d'autant mieux que l'élévation croissante du prix de la main-d'œuvre, les conditions chaque jour plus difficiles des grandes et des petites exploitations industrielles dans nos centres manufacturiers, rendent la concurrence de plus en plus impossible pour l'exportation française. Les Etats-Unis commencent à nous vendre la bijouterie, l'horlogerie, jusqu'aux instruments de musique qu'ils nous achetaient il y a quinze ans. L'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Suisse nous vendront peut-être demain les meubles, la lingerie, les confections, la chapellerie, qu'elles commencent à ne plus nous acheter.

La conséquence inévitable de la diminution de nos débouchés à l'extérieur, c'est le ralentissement de la production à l'intérieur, la gêne pour un grand nombre d'industries, la ruine pour quelques-unes, la misère non seulement pour le patron mais pour l'ouvrier qui ne saura plus que faire de ses bras, ni où placer son travail.

Le seul moyen de prévenir ce résultat fatal du progrès industriel chez les nations étrangères, c'est de remplacer par d'autres clients les clients qui nous quittent, c'est d'ouvrir d'autres débouchés à mesure que les anciens se ferment, c'est d'imiter l'infatigable activité de l'Angleterre, condamnée comme nous, plus que nous peut-être, à une lutte incessante pour se préparer de nouveaux marchés, à mesure que la concurrence lui dispute ceux où elle dominait autrefois.

Ces marchés inexploités, ces débouchés de l'avenir, où les trouverons-nous? Aux Indes où l'Angleterre est maîtresse, et où l'importation de nos produits n'a pas augmenté depuis vingt ans? En Chine où l'importation européenne recule au lieu d'avancer, où une race patiente, laborieuse, qui sait

attendre et qui est en train de prouver qu'elle sait apprendre, ménage peut-être aux barbares d'Occident d'étranges et prochaines surprises ? — Dans l'Amérique du Sud ? Là sans doute dorment bien des richesses inexploitées, mais l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis le savent aussi bien que nous et font plus d'efforts que nous pour en tirer parti. En tout cas, nous ne pouvons lutter qu'à armes égales, et trop souvent inférieures, car sur bien des points nos rivaux nous ont devancés.

Il n'existe, Messieurs, dans le monde entier, qu'une seule région où s'ouvre à notre commerce un avenir illimité, une terre vierge qui ne demande qu'à être fécondée par le travail, un marché qui n'est encore à personne, mais qui sera au plus hardi, au plus alerte, au premier occupant. Le *Beati possidentes* est vrai sous toutes les latitudes.

Cette terre promise c'est l'Afrique centrale, c'est cette immense région qui s'étend depuis la ceinture méridionale du bassin du Zambèze jusqu'aux plateaux sablonneux ou pierreux du Sahara et aux frontières de l'empire égyptien.

Sur ces dix-sept ou dix-huit millions de kilomètres carrés, qui représentent un peu moins du double de la superficie de l'Europe, vivent des populations appartenant presque toutes à des variétés de la race noire, quatre-vingts millions d'hommes, suivant les uns, cent ou cent cinquante millions suivant les autres, peuples d'enfants, ayant de l'enfant l'ignorance, la naïveté, l'insouciance, parfois aussi les ruses effrontées, les ardentes convoitises et les cruautés inconscientes. Leur industrie est à peu près nulle. Quelques étoffes, des nattes, des poteries, des armes, des outils, des ornements d'un travail grossier, mais souvent ingénieux, voilà à quoi se borne cette fabrication primitive.

Et cependant, ces peuples à demi barbares ne sont pas

des sauvages. Ils cultivent, ils sont sédentaires, ils ont des villes et des villages, ils élèvent du bétail. Ils ont des besoins, des curiosités, des raffinements de luxe et de coquetterie presque civilisée qui donnent, à leurs yeux, un prix inestimable aux produits de notre industrie. Ils se disputent les rares marchandises qui pénètrent en passant de main en main dans ces régions si récemment révélées au monde européen : cotonnades, soieries, verroteries et bijoux, ustensiles de ménage, quincaillerie, armes à feu, poudre, liqueurs fortes... liqueurs fortes surtout! Et ici permettez-moi, Messieurs, de vous signaler un des dangers de ce commerce africain qui ne sera pour nous une source de prospérité durable qu'à une condition, c'est d'être pour l'Afrique un instrument de civilisation et de progrès. Sans doute, il serait ridicule de vouloir acclimater en un jour chez ces populations primitives nos idées et nos mœurs européennes. Même chez les peuples civilisés, les transformations sociales sont l'œuvre du temps et de l'expérience : les changements à vue ne se voient qu'au pays des féeries ; c'est là qu'il faut renvoyer les magiciens qui d'un coup de baguette prétendraient métamorphoser une société. En Afrique comme ailleurs, c'est du temps, de l'expérience et de l'exemple qu'il faut attendre l'éclosion lente d'une civilisation qui ne sera pas la nôtre ; car il faut tenir compte du milieu, du tempérament, de ces lois mystérieuses de l'hérédité qu'il ne nous appartient pas de bouleverser. Mais si, au lieu de comprendre notre rôle d'éducateurs, nous nous contentons d'exploiter les instincts et les passions de ces enfants de la nature, nous ne fonderons rien, nous travaillerons pour le profit d'un jour et pour la fortune de quelques-uns, nous ne travaillerons pas pour l'avenir et pour la grandeur de la patrie. Ce qui fait

aux yeux du noir la force de l'homme blanc plus faible que lui sous le climat des tropiques, ce n'est pas seulement la perfection de ses armes, les merveilles de son industrie, le prestige de sa science, c'est sa supériorité morale, son horreur pour l'esclavage, cette plaie du continent africain, sa répugnance pour ces scènes d'orgie et de massacres qui sont les fêtes de l'Afrique, c'est le respect qu'il garde de lui-même et des autres, c'est le sentiment de la justice et de l'humanité. C'était le secret de Livingstone, ce grand explorateur, qui fut aussi un grand homme de bien. Ne l'oublions pas, il y a pour nous en Afrique une œuvre pratique et commerciale à accomplir, il y a aussi une œuvre morale et l'une ne réussira pas sans l'autre.

Le pays habité par ces populations de race noire n'est ni une plaine de sable, ni un vaste marécage, comme le représentaient volontiers, il y a quarante ans, nos atlas plus ou moins classiques. La terre échauffée par les rayons du soleil tropical, inondée périodiquement par des pluies fertilisantes, arrosée par d'immenses cours d'eau, semée de lacs qui sont de véritables mers intérieures, est d'une fécondité inouïe et c'est à peine si jusqu'ici elle a été effleurée par le travail humain. Tous les produits des régions tropicales : coton, arachides, indigo, café, canne à sucre, riz, céréales particulières à ces contrées de l'Afrique, telles que le sorgho et le dourra, y poussent presque sans culture. De vastes forêts produisent tous les bois propres à l'ébénisterie et à la marqueterie, depuis l'ébène jusqu'aux essences résineuses des pays de montagnes : les bois de teinture y abondent ; le palmier à huile suffirait seul à alimenter un commerce considérable ; le caoutchouc, la gomme copal s'y récoltent en quantités qu'il est impossible d'évaluer. Des troupeaux d'autruches errent sur la limite

des déserts ; des bandes d'éléphants qui donnent un ivoire de qualité supérieure, des myriades d'oiseaux au plumage étincelant, peuplent la solitude des pâturages et des forêts. Enfin des minerais de toute espèce, à peu près inexploités, réserveraient sans doute au commerce bien des surprises, si des explorations plus approfondies permettaient de relever les principaux gisements. — On sait que l'or se rencontre au Soudan et sur la côte de Guinée, le plomb et le cuivre sur les bords du Congo, et Cameron a constaté, à l'ouest du lac Tanganyika, de vastes gisements de fer et de houille déjà mis en œuvre par les indigènes.

Tel est le riche et vaste marché que les découvertes des trente dernières années ont révélé à l'Europe. Malheureusement l'accès de ces plateaux intérieurs est difficile. La côte d'Afrique est la partie la plus aride et la plus malsaine du continent : pas de routes, pas de moyens de transports ; l'homme est à peu près la seule bête de somme. Des déserts à traverser, de gigantesques marécages à franchir, des montagnes escarpées à escalader ; et les fleuves, qui ont été partout les premières routes du commerce et qui en sont restés les grandes voies intérieures, ne sont en Afrique que des impasses.

Les quatre grands fleuves africains, le Nil, le Zambèze, le Congo et le Niger, qui ont pour réservoirs des lacs aussi grands que des mers, qui se déroulent sur les plateaux en nappes profondes et majestueuses, sont interrompus à une distance plus ou moins grande de la mer par des cataractes infranchissables à la navigation. La ceinture de montagnes qui dessine parallèlement à la côte les contours du continent, et qu'ils sont forcés de franchir en se creusant un passage dans leurs flancs ou en se précipitant du haut de leurs escarpements, forme une solution de continuité entre la

partie inférieure et la partie supérieure de leur cours, également navigables. Cependant les vallées de ces fleuves sont les routes nécessaires du futur commerce de l'Afrique, et ceux qui les premiers s'établiront, en partant de la côte, au point où commence la libre navigation de leur cours supérieur, seront les maîtres de ce commerce.

De ces quatre grandes routes commerciales, l'une est déjà ouverte, c'est celle du Nil. La France est représentée sinon largement, du moins honorablement dans le commerce du Haut-Nil qui est surtout entre les mains de l'Angleterre ; toutefois les récents événements qui ont agité l'Egypte ont eu pour contrecoup, dans le Soudan égyptien, un soulèvement à demi politique, à demi religieux contre l'autorité du Khédive. La répression de cette révolte qui ferme le chemin du Haut-Nil ne sera peut-être pas un des moindres embarras de l'Angleterre. En se chargeant de faire la police de l'Egypte, elle a assumé vis-à-vis du monde civilisé des responsabilités dont nous pouvons, sans jalousie, lui laisser le monopole.

La route du Zambèze, encore peu fréquentée, a son débouché sur un territoire portugais, la capitainerie de Mozambique, mais elle est surtout exploitée par des maisons françaises et hollandaises dont les comptoirs s'échelonnent depuis Quilimané, dans le delta du Zambèze, jusqu'à Têté à 800 kilomètres de la côte, au-dessous du point où commencent les rapides et les cataractes.

La route du Niger n'est encore ouverte que depuis l'embouchure du fleuve dans le golfe de Guinée jusqu'aux premières cataractes, au-dessus de Boussa. L'Angleterre a occupé dans le delta des positions qui le commandent et qui lui assurent la prépondérance politique sur la côte, mais les factoreries anglaises disséminées le long du fleuve et de

son principal affluent le Binoué, dans les petits royaumes nègres de l'Igara, de l'Ado, de l'Akoto, du Nupé, etc..., trouvent depuis quelques années une active concurrence dans une société française qui leur dispute le commerce des deux fleuves. Le représentant de cette société et notre agent consulaire dans le bas Niger est un vieux soldat d'Algérie, le capitaine Mattéi, qui depuis deux ans sillonne de hardis itinéraires cette région à peine explorée. Tout intrépide qu'il est et peut-être parce qu'il est intrépide, il a renoncé, pour apprivoiser les nègres, à la méthode des coups de bâton et des coups de fusil qu'emploient assez volontiers les Anglais et les Américains. Le succès lui a donné raison, et notre influence commerciale dans le bas Niger rivalise presque aujourd'hui avec celle de l'Angleterre.

Dans la région du haut et du moyen Niger, une des plus riches et des plus peuplées du Soudan, la France a fini par comprendre que la véritable route des grands marchés soudaniens, Timbouctou, Sokoto, etc., n'était pas le Sahara, mais les vallées des tributaires de l'Atlantique, qui ne sont séparées de celle du Niger que par des plateaux d'une médiocre étendue, en particulier celle du Sénégal, française depuis son embouchure jusqu'à sa source. Les rêves de chemins de fer transsahariens, en éveillant la curiosité publique, ont du moins contribué à attirer l'attention sur les questions africaines; je leur pardonnerais volontiers d'avoir devancé de quelques lustres ou de quelques siècles, je l'ignore, l'heure de l'exécution, s'ils n'avaient eu pour conséquence indirecte un désastre national, un désastre sans résultat et sans vengeance. Je veux parler du massacre de la mission du colonel Flatters, un des sacrifices les plus regrettables offerts à ce terrible génie des explorations

africaines qui ont leurs martyrs, comme elles ont leurs triomphateurs.

Les expéditions du commandant Galliéni et du colonel Desbordes dans les hautes vallées du Sénégal et de ses affluents et dans la vallée supérieure du Niger, les explorations de MM. Zweifel et Moustier aux sources du Niger, du docteur Bayol, de M. Olivier de Sanderval, de M. Gaboriaud dans le Fouta-Djallon, ont tracé la route au commerce entre l'Atlantique et le cours supérieur du grand fleuve soudanien. Aujourd'hui, grâce aux traités signés avec les chefs du Haut-Niger et du Haut-Sénégal qui reconnaissent le protectorat français, grâce à l'installation de postes fortifiés sur les plateaux qui dominent les deux vallées, grâce aux crédits votés par les Chambres pour la construction de voies ferrées destinées à rattacher le Niger à l'Atlantique, la France tient dans ses mains la clef du Soudan occidental.

C'est au gouvernement à poursuivre sans retard et sans hésitation l'œuvre commencée et au commerce à en profiter, avant que l'Angleterre ne lui crée dans ces régions, par la route qui aboutit à sa colonie de Sierra-Léone, une concurrence difficile à combattre, si nous nous laissons devancer.

L'importance du Congo a été soupçonnée plutôt que connue jusqu'en 1878. De cet immense cours d'eau à qui la reconnaissance des géographes contemporains pour le plus grand explorateur de l'Afrique a imposé le nom de *Livingstone*, on n'avait remonté que le cours inférieur, depuis son embouchure jusqu'aux cataractes de Yellala. Les découvertes successives de Livingstone, de Cameron et de Stanley révélèrent ce fleuve gigantesque long de 4,000 kilomètres, navigable sur une étendue d'au moins 2,000, grossi par des affluents aussi puissants que le Rhin ou le Danube, et dont le bassin occupe une superficie égale aux deux tiers

de l'Europe. Mais à quelque distance de la mer, et sur un espace d'environ 220 kilomètres, le fleuve traverse un pays de ravins, de montagnes sauvages, il est coupé de rapides et de cataractes qui opposent un obstacle invincible à la navigation.

Il y avait deux manières de triompher de cet obstacle : l'aborder de front en jetant par dessus les torrents, les montagnes et les précipices une route le long de la vallée du Congo, ou le tourner en arrivant à la partie navigable du fleuve par une voie plus facile. M. Stanley se décida pour le premier parti : en deux ans, il a construit à grands frais 45 ou 50 kilomètres de routes le long des rapides du Congo ; si les travaux continuent à suivre la même marche, il y a quelque chance d'atteindre le but dans huit ou dix ans.

Un autre voyageur résolut de tourner cette barrière qu'il était si difficile de percer. Celui-là était Français : sur les traces d'autres Français, MM. Marche et de Compiègne, il avait déjà exploré tout le bassin de l'Ogooué, un des fleuves équatoriaux, qui vient déboucher dans l'Atlantique sur le territoire de notre établissement du Gabon. Presqu'en même temps que Stanley, dont il ignorait alors les découvertes, il avait pénétré dans le bassin du Congo en remontant l'Ogooué, en traversant les plateaux où il prend naissance et en redescendant un des affluents du grand fleuve, l'Alima. Il y avait même recueilli, comme il le disait plus tard avec autant de finesse que de réserve, quelques-uns des coups de fusil semés par son prédécesseur. Il y recueillit autre chose, une idée juste et féconde, c'est que la véritable route pour atteindre le point où le Congo redevient navigable, ce n'était pas la vallée inférieure du fleuve hérissée d'obstacles presque insurmontables, c'était celle de

BIBLIOTHÈQUE

l'Ogooué ou plutôt d'un autre cours d'eau presque parallèle, le Niari, séparé par des plateaux d'un accès facile des affluents de la rive droite du Congo. Il restait à déterminer cette route et à l'assurer à la France. Ce fut une rude tâche. Il fallut lutter contre le climat, contre la nature et contre les hommes. Il fallut prouver aux populations indigènes que s'il y a des blancs disposés à les traiter en bêtes sauvages (elles en avaient malheureusement fait l'expérience), il y en a d'autres qui leur apporteront la richesse, la civilisation, et la paix ; que si parmi les hommes plus ou moins apparentés à notre race il y a des trafiquants de chair humaine, il y en a aussi qui viennent briser les fers des esclaves et se faire les apôtres de la liberté. Il fallut des miracles d'adresse, de patience, de persuasion et d'énergie. Il fallut traverser des plateaux déserts, naviguer sur des rivières ensablées, marcher sous le soleil et sous les pluies de l'équateur, marcher sans repos, sans vivres, sans souliers, on l'a reproché depuis à notre explorateur ! Mais tout fut vaincu : la défiance, le désert, la fatigue, la famine, et au mois d'octobre 1880 le drapeau français flottait sur le Congo où nul autre ne l'avait précédé.

Cet explorateur intrépide, ce merveilleux diplomate, ce va-nu-pieds héroïque, vous l'avez tous nommé, c'était M. Savorgnan de Brazza (1). C'est grâce à lui, Messieurs, que la France, en vertu d'un traité signé avec les chefs indigènes et sanctionné par les Chambres françaises, est maîtresse d'un territoire (2) qui lui assure, si nous voulons profiter de nos avantages, le commerce du moyen et du

(1) M. Savorgnan de Brazza assistait à la séance.

(2) Ce territoire est situé sur le Congo entre la rivière Djoué et Impila. La station française, N'tamo dans la langue des indigènes, a reçu de la reconnaissance nationale le nom de Brazzaville

haut Congo, c'est-à-dire d'un tiers de l'Afrique et d'une des plus riches contrées du monde.

Tel est aujourd'hui l'avenir commercial de la France dans l'Afrique intérieure. Des quatre grandes routes commerciales qui pénètrent au cœur du continent, elle en tient deux, le Niger et le Congo. Sur les deux autres elle a déjà planté des jalons qu'il ne tient qu'à nous de multiplier.

Je n'ai à parler ici ni de l'Algérie et de la Tunisie qui sont à nous et qui doivent de plus en plus devenir des terres françaises, ni de Madagascar qui ne doit être à personne tant qu'il ne nous plaira pas d'y faire valoir nos droits traditionnels, ni de nos modestes comptoirs de la côte de Guinée qui peuvent avoir un jour leur rôle dans l'invasion pacifique du continent africain.

Qu'il me suffise de vous avoir montré ce que les pionniers de la civilisation, les éclaireurs du progrès à la fois humain et français, ont fait pour préparer notre influence dans cette région du Niger et du Congo, où se décideront les destinées futures du commerce africain. La route est ouverte; le but est indiqué, nos explorateurs ont fait leur devoir, le gouvernement a fait le sien, il nous reste à faire le nôtre.

Vous êtes la jeunesse, Messieurs, vous êtes l'espoir et l'avenir; votre âge est celui du dévouement, des résolutions hardies et aventureuses, des vastes et généreuses ambitions. Eh bien! Savez-vous ce dont se plaignent nos commerçants dans toutes les parties du monde? C'est de ne pas trouver en France de jeunes gens qui aient le courage de s'expatrier, ne fût-ce que pour quelques années; c'est de se voir obligés de peupler leurs comptoirs de Belges, de Suisses et d'Allemands. Je sais qu'il est dur de quitter son pays et sa famille, je sais que dans ces contrées lointaines,

sous un ciel brûlant, sous les pluies des tropiques, parfois au milieu de populations à demi sauvages, on risque sa santé, peut-être sa vie. Mais ne la risque-t-on pas dans nos mines où le grisou nous foudroie, dans nos usines où la vapeur nous échaude, dans l'atmosphère de nos villes dont les miasmes nous empoisonnent, dans ces catacombes des bureaux où on s'étiole, dans ces travaux de la pensée qui usent avant le temps et qui blanchissent avant l'âge ? Et on la risque bien souvent sans avoir en perspective, comme ceux qui osent affronter l'inconnu, l'attrait du nouveau, les émotions de la lutte, la fortune et quelquefois la gloire ! Vous qui êtes jeunes, vous pourrez voir ce que nous autres nous ne verrons pas, la France républicaine retrouvant en Afrique cet admirable empire colonial que la France monarchique a perdu en Asie et en Amérique par les fautes de son gouvernement, mais aussi par l'indifférence et l'ignorance de la nation. Pour comprendre il faut apprendre, pour vouloir il faut savoir. Si vous apprenez, si vous savez, vous voudrez et vous oserez, et, si vous osez, l'avenir de l'Afrique appartient à la France.

H. P.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE Ve EUGÈNE BELIN ET FILS.

BIBLIOTHEQUE

Dessiné par H. Pigeonneau

BIBLIOTHÈQUE
BIBLIOTHÈQUE

Gravé par L. Sonnet.

Librairie Classique d'EUGÈNE BELIN, 52, Rue de Vaugirard.

Paris, Imp. Dufrénoy, 34, Rue du Four.